Préface

Pourquoi dessiner aujourd'hui ?

De la Renaissance au dix-huitième siècle, le plus souvent le dessin soutenait et préparait le travail du peintre. Les artistes croquaient sur le vif des paysages, des silhouettes et des visages qu'ils reportaient ensuite en atelier sur leurs toiles. Commençait alors la pose des couleurs. Plus tard, au dix-neuvième siècle, avec l'émergence du journalisme de masse, les feuilles populaires ou bourgeoises se sont couvertes de dessins et de caricatures, reproduits par la gravure sur pierre ou sur métal, bientôt par la photogravure. Jusque-là limité au « livre illustré » scientifique ou littéraire, le domaine éditorial du dessin a atteint alors sa plus large extension. Il nous en reste une extraordinaire description des mœurs et des paysages urbains de la Restauration, du Second Empire et de la Belle Époque.

L'invention, puis le développement de la photographie et de ses applications ont tout bouleversé. Les preneurs de vues et les cinéastes du vingtième siècle ont mis au chômage une foule de dessinateurs, graveurs, caricaturistes, qui n'ont d'abord gardé accès qu'à l'étroit marché de la bibliophilie ou du livre technique. Désormais, les photographes triomphaient dans l'édition artistique ou documentaire. Privés de leur base économique et de leurs fonctions traditionnelles, les des-

sinateurs ont alors recherché d'autres débouchés. Certains se sont épanouis dans la bande dessinée. D'autres ont revendiqué le statut d'artistes à part entière. Pour ceux-ci, la pratique du dessin est devenue à la fois plus rare et plus ambitieuse que naguère.

Dans cette évolution, où situer les encres de cet album ? Mes dessins constituent une *illustration* des lieux et des choses que j'ai aimés. Comme mes écrits, ils visent à témoigner, à communiquer des reflets de ma vision du monde. Par leur rôle mémoriel, ils occupent une place proche de l'espace conquis depuis un siècle et demi par la photographie. Dès lors, le lecteur qui feuillette mon ouvrage peut se demander pourquoi je me sépare du preneur de vues automatique en usant d'une technique archaïque et chronophage, le dessin à la plume ou au lavis, dont les appareils « argentiques » ou « numériques » ont depuis longtemps relégué la production dans les musées ou dans les collections d'amateurs, quand ce n'est pas dans l'oubli.

Je peux trouver une première réponse dans l'engagement personnel du dessinateur, qui lui a longtemps conféré un statut social particulier. Chaque dessin reproduit dans cet album a demandé, selon sa taille, deux ou trois séances de deux heures sur le terrain avant d'être achevé. C'est long, du moins par comparaison avec le temps nécessaire à une prise de vue. En outre, la compétence technique d'un dessinateur amateur ne s'improvise pas aussi facilement que celle d'un photographe néophyte, qui n'a qu'à lire attentivement la notice explicative de son appareil pour réussir

ses premiers essais (je ne parle pas des qualités artistiques exprimées ou non par les uns ou par les autres). D'où un certain respect collectif pour le dessinateur, dont encore aujourd'hui ne bénéficie pas toujours, à qualité égale, le photographe.

De cette situation, le dessinateur tire un premier avantage : il peut laisser plus de lui-même sur sa feuille de papier qu'un photographe n'en met sur sa pellicule ou dans son appareil : plus d'effort, ai-je dit ; plus de *signature* aussi.

Certes un grand photographe se reconnait à son style, à l'originalité de ses angles de vue et à la perfection technique de ses clichés. Dans son cas, une signature personnelle est légitime. Mais combien rares sont les photographes professionnels, et à plus forte raison les amateurs, dont la production exprime la personnalité ! La plupart de leurs photos valent davantage par l'intérêt du sujet reproduit que par l'originalité de la prise de vue, quels que soient les savoir-faire. Tandis que, outre sa qualité technique et artistique, un dessin n'est jamais tout à fait pareil à un autre. Le plus souvent, la « patte » de l'auteur, son style, y sont bien plus profondément imprimés que sur une prise de vue automatique.

Recherchant avant tout l'échange avec mes semblables, j'attends donc de mes dessins qu'ils me révèlent mieux à autrui qu'un cliché issu d'un appareil photographique. Sur le papier, je tâche de transcrire ma vision personnelle, j'y reviens ; sur une photo, c'est plutôt une image imposée à mes sens que je fixe sur son support, même si, comme pour

un dessin, j'en ai choisi avec soin le sujet et le cadre. En dessinant, j'espère ainsi m'ouvrir au « lecteur » dont je sollicite l'intérêt. Le dessinateur rejoint ici le prosateur : nombre de mes encres illustrent des lieux dépeints dans mes écrits autobiographiques. Avec des armes différentes, je poursuis le même combat contre l'oubli.

Voici pour la motivation personnelle. Mais ce que l'on sait aujourd'hui de la reconnaissance des formes par l'œil et le cerveau apporte peut-être une réponse plus générale à la question posée : pourquoi dessiner avec l'intention de rendre compte de la réalité, alors que les appareils de prise de vue font à moindre coût et à plus grande précision le même travail que la main plus ou moins hésitante qui tient un crayon, un pinceau ou un porte-plume ?

Aucune difficulté à connaître ou reconnaître sur une photo un objet, un visage, un paysage. C'est le but même de la photographie de reproduire aussi fidèlement que possible, en noir ou en couleurs, la perception visuelle immédiate. Au contraire, le dessin, même volontairement figuratif comme le mien, reste toujours plus ou moins éloigné de cette perception immédiate ; il exige du cerveau un travail d'identification, de compréhension. Les spécialistes parlent de *paréidolie* pour définir le processus de superposition par l'esprit d'une image perçue par la rétine et d'une autre retenue par la mémoire. Le terme désigne le plus souvent des illusions, comme les visages trouvés dans les nuages ou les feuillages ; mais

la reconnaissance par le cerveau de formes dessinées d'après nature relève du même processus. Plus simplement, on peut écrire que le dessin suggère là où la photo décrit. Le premier exige de celui qui le contemple, parfois un effort, toujours un travail, avant qu'il puisse reconnaître une réalité dans l'image ; un travail certes minime dans le cas de mes dessins, mais cependant plus grand que celui demandé par une simple photo. Or la réussite de tout effort, de tout travail, est récompensée par un plaisir. Devant un dessin figuratif, le plaisir est éprouvé lorsqu'est compris ce que représente ce dessin. Il est d'autant plus vif que l'investissement mis à son élucidation a été plus grand. Selon les goûts et les curiosités sera donc préféré le cliché ou le dessin.

De toute façon, la vision naturelle n'est pas la même que celle d'un appareil photographique, si perfectionné soit-il. Ni les performances de la rétine et de sa composition cellulaire variant du centre aux bordures, ni le rôle du cerveau dans l'attention différente portée à l'objet regardé et à ses entours n'ont d'équivalents dans une machine. Mieux que la photo me semble-t-il, le dessin, fruit d'une perception contrôlée par l'esprit, reflète une vision humaine singulière. Il est un moyen plus efficace qu'un cliché pour exprimer les manières individuelles de percevoir le monde. Alors que le choix du sujet et la composition de l'image appartiennent autant au photographe qu'au dessinateur, l'exécution du dessin dépend de l'intention, de la sensibilité, de la main et de la technique de l'artiste, et révèle

une part de lui plus intime. Dès lors, on devine sous quel regard empathique j'invite à interroger mes encres : le même que celui où me portent mes propres curiosités quand je visite l'exposition d'un plasticien ou quand j'ouvre un livre d'art reproduisant son œuvre.

Enfin, *last but not least,* c'est sans doute devant le motif que le dessinateur éprouve son plus grand plaisir, lorsqu'il projette sa vision du monde sensible sur une feuille de papier. Alors, loin de tout public, il reçoit sa plus belle récompense. Assis sur son tabouret devant le spectacle de la nature ou de la ville, absorbé par sa tâche, attentif à rester fidèle à ce qu'il voit et prêt à tous les « repentirs » pour y parvenir, son regard se fatiguant à passer sans cesse du sujet à la feuille blanche, voici un homme débarrassé de tous ses soucis du moment, tendu vers son but, un homme en pleine tension et cependant parfaitement heureux, du moins si son dessin le satisfait une fois achevé. J'espère qu'un peu de ce bonheur passera dans ce recueil et se transmettra à ses « lecteurs. »

G.B

Les dessins reproduits dans cet album ont été exécutés d'après nature entre 2002 et 2019. Leurs dimensions approximatives hors marges sont portées en cm aux pieds de leurs images réduites.

Nice la belle



Le port



55x40